

## *Cause toujours*

Si donc les actes héroïques n'ont aucune motivation consistante, subséquemment les actes ignobles n'en ont pas davantage. Dans le même registre dandy que chez Nimier, mais inversé, le père d'Antoine, héros du *Petit Canard*, s'étonne ainsi de l'engagement de son fils dans la LVF : « Comment as-tu pu aimer le froid, l'emphase, la gloire au point de t'affubler de ce ridicule uniforme allemand aux vestes trop courtes<sup>1</sup>. » Quand Faypoul, le héros-romancier du *Dormeur debout* (1986) de Jacques Laurent demande aux miliciens ce qui les a déterminés à intégrer la Milice, on retrouve les bouffonneries de Blondin :

— Pourquoi es-tu entré dans la milice ? demanda Faypoul. À cette question il avait déjà entendu des réponses diverses. L'un avouait franchement qu'il avait évité une petite peine de prison en s'engageant, un autre, voué par sa mère au culte de Jeanne d'Arc, fils d'un officier de marine, tenait à bouter les Anglais ; un hégélien lui avait assuré que l'Europe nazie constituait une étape nécessaire dans la dialectique de l'histoire. — Moi, dit le jeune homme, j'avais été recalé quatre fois au baccalauréat, j'ai trouvé que la société était injuste et qu'il fallait la brusquer<sup>2</sup>.

Jacques Laurent, quarante ans après ses premiers livres, poursuit donc l'entreprise de réhabilitation des collaborateurs au nom de leur irresponsabilité. Malgré sa date de parution, son roman concentre un certain nombre d'enjeux caractéristiques de la production des Hussards dans l'immédiat après-guerre. La qualification même des actes de collaboration en est un. Jean Dutourd parlait de ces romanciers qui avaient « fait l'andouille » sous l'Occupation<sup>3</sup>. Le protagoniste du *Dormeur debout* regrette quant à lui de s'être « fourvoyé dans une connerie<sup>4</sup> ». Anaphore résomptive, qui présuppose que l'acte de collaboration est une bêtise plus ou moins involontaire, en tout cas comparable à une erreur de jeunesse, et qu'elle est à mettre au compte de l'irréflexion (et non d'un engagement volontaire et prémédité). En somme, l'écriture des Hussards met en cause toutes les causes, et dans tous les sens du terme *cause*. C'est d'ailleurs au cœur de ce que Jacques Laurent reprochait à Sartre, « romancier à thèse », en 1951 :

Deux expressions reviennent souvent l'une chez Jean-Paul Sartre, l'autre chez Paul Bourget. « Ce n'est pas par hasard que... » répète le premier. Et l'autre : « Il faut en chercher la cause dans... » Ce n'est

---

1. J. LAURENT, *Le Petit Canard*, op. cit., p. 209.

2. J. LAURENT, *Le Dormeur debout* (1986), Paris, Gallimard, 1988, p. 117-118.

3. Cité, avec d'autres réflexions analogues, par R. BELOT, *Lucien Rebatet : le fascisme comme contre-culture*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 405.

4. J. LAURENT, *Le Dormeur debout*, op. cit., p. 128.

peut-être pas par hasard que ces deux écrivains à thèse emploient facilement des expressions aussi peu romanesques. Il faut en chercher la cause dans une communauté de formation rhétorique<sup>5</sup>.

Derrière la raillerie, assez brillante d'ailleurs, on voit déjà comment Laurent trace une frontière entre le domaine esthétique (romanesque en l'occurrence) et le domaine explicatif ou philosophique, qu'il renvoie en fin de compte à une habitude scolaire. La causalité bien affichée, ça sent le devoir de bon élève, pas le roman.

---

5. J. LAURENT, *Paul et Jean-Paul*, *op. cit.*, p. 21. Précisons que Jacques Laurent n'est pas le premier à porter cette accusation contre Sartre. Voir ce qu'en dit S. R. SULEIMAN, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive* (1983), Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 16.